



Gallmeister







AMERICANA





UN PARFUM DE JITTERBUG



Tom Robbins

UN PARFUM DE
JITTERBUG

Roman

Traduit de l'américain
par François Happe

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



Gallmeister

Collection AMERICANA
dirigée par Philippe Beyvin

Titre original:
Jitterbug Perfume

Copyright © 1984 by Tom Robbins
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2011
pour la présente édition

ISBN 978-2-35178-047-3
ISSN 1956-0982



Pour Donna et la musique de l'eau
*Et pour tous ceux qui m'ont écrit et n'ont
pas encore reçu de réponse.*



REMERCIEMENTS :

L'auteur exprime sa gratitude à son agent et amie, Phoebe Larmore ; à son intrépide éditeur, Alan Rinzler ; à Laren Elizabeth Stover, qui lui a communiqué tant de secrets de l'industrie du parfum dans des enveloppes scellées au rouge à lèvres ; et à Jessica Maxwell, dont l'ancêtre posséda autrefois une parfumerie à La Nouvelle-Orléans, et qui lui a échangé ce magasin contre une conque volante.

Le problème spécifique des hommes a été, de temps immémorial, ce besoin de spiritualiser la vie, de l'élever jusqu'à un plan immortel particulier, au-delà des cycles de vie et de mort qui caractérisent tous les autres organismes.

ERNEST BECKER

L'histoire de la civilisation n'est autre que l'histoire de l'émancipation des hommes d'une vie qui était dure, bestiale et courte. Chaque étape de cette ascension vers un mode d'existence plus raffiné a été accompagnée d'une avancée équivalente dans l'art du parfum.

ERIC MAPLE

Rager et s'enrager contre la mort de la lumière.

DYLAN THOMAS

(Et) toujours sentir aussi bon que possible.

LYNDA BARRY



Plat du jour

La betterave est le plus profond de tous les légumes. Le radis, convenons-en, est plus fiévreux, mais le feu du radis est un feu froid, ce n'est pas le feu de la passion, c'est celui du mécontentement. Les tomates ne manquent pas de vigueur; toutefois, il court en elles une veine de frivolité. Les betteraves, elles, sont terriblement sérieuses.

Les peuples slaves doivent leurs caractéristiques physiques aux pommes de terre, leur inquiétude sourde aux radis, et leur sérieux aux betteraves.

La betterave, légume mélancolique par excellence, est le plus disposé à souffrir. Essayez donc de faire couler du sang en pressant un navet...

La betterave, c'est l'assassin qui retourne sur les lieux de son crime. La betterave, c'est ce qui arrive lorsque la cerise finit avec la carotte. La betterave, c'est l'ancienne ancêtre de la lune d'automne, barbue, enterrée, presque fossilisée, les voiles vert foncé du bateau lunaire échoué, cousues de veines où coule un plasma primitif; la ficelle du cerf-volant qui reliait autrefois la Lune à la Terre; barbe boueuse, désormais, forant désespérément le sol à la recherche de rubis.

La betterave était le légume préféré de Raspoutine. Ça se voyait dans ses yeux.

En Europe, on cultive beaucoup une grosse betterave appelée *betterave fourragère*. Peut-être que c'est cette betterave fourragère que l'on voit chez Raspoutine. À n'en pas douter, il y a de la betterave fourragère dans la musique de Wagner, même si c'est le nom d'un autre compositeur qui commence par B-e-t-, pardon, B-e-e-t...

Bien sûr, il y a des betteraves blanches, desquelles suinte du jus sucré et non du sang, mais celle qui nous intéresse, c'est la betterave rouge; la variété qui s'empourpre et enfle comme une hémorroïde, une hémorroïde contre laquelle il n'existe aucun remède.

UN PARFUM DE JITTERBUG

(En fait, il y a bien un remède : demandez à un potier de vous faire un anus en céramique – et quand vous ne serez pas assis dessus, vous pourrez toujours l'utiliser comme bol pour déguster votre bortsch.)

Un vieux proverbe ukrainien nous met en garde : “Une histoire qui commence avec une betterave finit toujours avec le diable.”

Voilà un risque qu'il nous faut prendre.

Seattle

Priscilla vivait dans un studio. On appelait ça un “studio” parce que l’art est censé donner du prestige et que les propriétaires ont un intérêt personnel à nous faire croire que les artistes préfèrent dormir dans leur atelier. Les vrais artistes ne vivent presque jamais dans des studios. Il n’y a pas assez d’espace et la lumière n’y est pas bonne du tout. Ce sont les employés qui vivent dans des studios. Employés de bureau, vendeuses, greffiers, étudiants de petites facs, veuves, ou serveuses célibataires, comme Priscilla.

L’immeuble dans lequel ce studio-là arborait son faux béret d’artiste avait été construit pendant la Grande Dépression. À Seattle, on trouve beaucoup d’immeubles comme celui-ci, offrant leurs briques à l’onction de la pluie sur les flancs de collines peuplés entre le lac Washington et Elliott Bay. Du point de vue de l’architecture, sa façade sobre et ses lignes droites n’étaient pas sans rappeler la robe que portait Eleanor Roosevelt pour le bal de l’investiture, tandis que les murs intérieurs reproduisaient avec toujours autant de fidélité les teintes de la bouillie de pois cassés alors servie dans des centaines de soupes populaires. Au fil des années, des tas de locataires étaient venus vivre dans cet immeuble, et il avait fini par se faire une vie bien à lui. Les toilettes dans chaque appartement faisaient le même bruit qu’un ténor italien qui se gargarise avec du Lavoris, et la nuit les réfrigérateurs faisaient penser à des bisons en train de brouter.

La plupart des vieux studios – ceux qui se trouvaient dans ces immeubles de briques du New Deal – recélaient des odeurs tout aussi définitives que leurs couleurs et leurs bruits, des odeurs qui provenaient de générations et de générations de gâteaux au saumon que l’on fait frire et de brocoli en train de bouillir. C’était précisément en cela que l’appartement de Priscilla différait des autres. Le sien sentait les produits

chimiques – non pas méphitiques, mais bien agréables –, et ce fut cette odeur qui l'accueillit tel un clébard enfermé lui sautant aux narines quand elle rentra chez elle ce soir-là, épuisée, sur le coup de minuit.

La première chose qu'elle fit, après avoir allumé le plafonnier, fut de se débarrasser d'un coup de pied de ses chaussures de serveuse à talons plats. La deuxième chose qu'elle fit fut de se cogner un orteil contre le pied de la table. La table, à laquelle d'innombrables veuves s'étaient assises pour jouer à la canasta, partit d'un tremblement paroxystique, bousculant et faisant tinter des petits vases à bec remplis de substances chimiques. Fort heureusement, seules quelques gouttes de leur contenu furent perdues.

Priscilla s'affala sur le canapé qui lui servait également de lit et se massa les pieds, accordant une attention particulière à l'orteil offensé.

— Bon sang, se plaignit-elle, quelle empotée je fais ! Je ne mérite pas de vivre dans ce monde. On devrait m'expédier sur une de ces planètes où la gravité n'existe pas.

Plus tôt dans la soirée, au restaurant, elle avait laissé tomber tout un plateau chargé de cocktails.

À l'intérieur de son collant, ses pieds étaient aussi rouges que des souris qui viennent de naître. Il semblait s'en dégager de la vapeur. Du gaz de souris. Elle se frotta les pieds jusqu'à ce qu'ils se sentent réconfortés, puis elle se frotta les yeux. Poussant un soupir ensommeillé, elle se laissa basculer sur son canapé... et fit un bond, surprise par une pluie de pièces argentées. Les pourboires de la soirée étaient tombés en cascade de ses poches et s'étaient éparpillés autour de sa tête, de son corps, et partout sur le divan et sur le sol. Elle suivit du regard une pièce de dix cents qui roulait sur la moquette usée comme si elle se précipitait vers la sortie.

— C'est ça qu'ils veulent dire quand ils parlent d'inflation galopante ? Reviens ici, espèce de lâche !

Poussant un autre soupir, elle se leva pour ramasser son argent. Elle fourra les quelques billets froissés dans son sac à main ; les pièces, elle les laissa couler de sa main dans un bocal à poisson rouge poussiéreux sur la commode. Le bocal était plein à ras bord.

— Demain, j'ouvre un compte en banque, se promit-elle.

Ce n'était pas la première fois qu'elle se le jurait.

Elle enleva son uniforme, une robe de style marin, bleue avec des fanfreluches rouge et blanche, qu'elle balança dans un coin. En collant et soutien-gorge, elle se lava les cheveux dans le lavabo. Elle se sentait trop lasse pour se laver les cheveux, mais ils puaien tellement la friture et la fumée de cigarette qu'ils faisaient concurrence à l'odeur permanente de l'appartement, et ça, il n'en était pas question. Il n'y avait pas de bouchon pour le flacon de shampooing. En fait, elle ne se souvenait pas quand elle avait vu pour la dernière fois un bouchon pour le shampooing – ou pour le dentifrice.

— J'aurais juré qu'il y avait un bouchon sur ce flacon quand je l'ai acheté, dit-elle.

Quelques poils courts et bouclés étaient restés collés au savon. Elle fit la grimace. Ces poils lui rappelèrent un incident qui avait eu lieu au travail. Ricki et elle prenaient généralement leur pause ensemble. Elles s'enfermaient dans les toilettes des employés pour y fumer un joint ou se faire une ligne de coke. N'importe quoi, pourvu que ça rende les plateaux plus légers à porter. Inévitablement, Ricki lui faisait des propositions obscènes. Parfois, l'air de rien, elle posait les mains sur Priscilla. Celle-ci ne s'en offensait pas vraiment. Ricki était une des rares personnes employées au restaurant capables de lire un texte plus exigeant sur le plan intellectuel qu'un simple menu. De plus, elle était jolie, à sa façon, un peu froide et humide et légèrement moustachue. Peut-être qu'indirectement les avances de Ricki titillaient Priscilla. D'ordinaire, celle-ci les repoussait d'une manière qui les faisait rire toutes les deux. Mais ce soir-là, lorsque sous prétexte de lisser un pli qui formait une protubérance dans le collant de Priscilla, Ricki avait entrepris de lui frotter l'arrière de la cuisse, laissant sa main s'attarder et s'égarer de plus en plus, Priscilla lui avait parlé sèchement et donné un bon coup de poing sur le bras. Plus tard, avant de quitter le restaurant, Priscilla s'était excusée. "Je suis fatiguée, tu sais, avait-elle dit. Je te jure, je suis complètement vidée." Ricki avait répondu que ce n'était rien, mais elle l'avait dit d'un ton qui laissait entendre que les dégâts se situaient sous la ligne de flottaison de leur amitié. Voilà à quoi songeait Priscilla en décollant quelques poils pubiens de la savonnette.

La fonction secondaire d'un miroir de salle de bains est de mesurer l'intensité des murmures dans le borborygme mental. Priscilla jeta un coup

d'œil à son "sismographe"; l'indication qu'elle put y lire ne lui plut guère. Elle était aussi blafarde qu'un Coton-Tige et tout aussi prête à se défaire. Laisant tomber le savon dans le lavabo, elle imposa un sourire à son reflet. D'un doigt couvert de mousse, elle poussa sur l'extrémité triangulaire du corn chip bien ferme qui lui servait de nez. Elle cligna d'un œil, puis de l'autre. Ses deux yeux étaient aussi énormes l'un que l'autre et tout aussi violets, mais tandis que le gauche clignait en douceur, le droit l'obligeait à faire un effort et à contracter ses muscles. Elle tira sur ses cheveux mouillés couleur d'automne comme si elle tirait sur le cordon pour demander l'arrêt du tramway.

— Tu es toujours jolie comme un cœur, se dit-elle. Bon, c'est vrai, je n'ai jamais vu de cœur joli, mais je ne vais tout de même pas remettre en cause la sagesse ancestrale.

Elle plissa sa bouche chewing-gum, lui donnant une sensualité qui détourna son attention des croissants bleu sang qu'elle avait sous les yeux.

— J'ai peut-être des valises, mais je n'ai pas encore fait mes adieux. Rien d'étonnant à ce que Ricki me trouve irrésistible. Ce n'est qu'un être humain.

Posant le front sur le bord crasseux du lavabo, Priscilla se mit tout à coup à sangloter. Elle sanglota ainsi jusqu'à ce que la chaleur de ses larmes, la vélocité même de leur flot, finisse par obscurcir complètement les circonstances déjà vagues de leur origine. Et puis, tandis que l'un après l'autre les souvenirs abandonnaient toute forme de netteté et que même l'épuisement et la solitude s'avéraient solubles dans l'eau, elle ferma ses canaux lacrymaux avec une détermination presque audible. Elle se moucha dans un gant de toilette (cela faisait une semaine qu'elle était à court de mouchoirs en papier), secoua ses cheveux tout collants, enfila une blouse blanche par-dessus ses sous-vêtements et retourna dans la salle de séjour-chambre-laboratoire où, penchée sur un assortiment de brûleurs, de petits vases à bec et de tubes en verre glougloutants, elle allait se forcer à travailler avec une méticulosité peu commune jusqu'à l'aube.

Dans la vie de Priscilla, la géniale serveuse, cette nuit fut plutôt fidèle à sa routine habituelle. Elle ne différa vraiment de toutes les autres nuits de l'année que sur un seul point: vers 5 heures du matin,



SEATTLE

estima Priscilla (son réveil s'était arrêté et elle n'avait pas trouvé le temps de le remonter), elle entendit frapper tout doucement à sa porte. Comme Capitol Hill, son quartier, se distinguait par un taux de criminalité particulièrement élevé et comme elle n'avait aucune envie d'être dérangée par Ricki ou par un type quelconque avec lequel, par nécessité, il lui était arrivé de coucher avant de bien vite l'oublier, elle préféra ne pas répondre. Toutefois, au lever du jour, juste avant de se retirer pour prendre ses six heures de repos quotidiennes et insuffisantes, elle entrebâilla la porte pour voir si son visiteur avait laissé un mot. Elle fut fort intriguée de trouver sur le pas de sa porte une masse informe et solitaire qu'elle identifia, après un minutieux examen, comme une betterave.

La Nouvelle-Orléans

- Tu peux me dire l'heure, V'lu ?
- Di' *quoi* ?
- L'heure. Tu peux me dire l'heure ?
- Ben, m'dame, c'est l'heu' qui est su' la pendule. Ent' les chiff'.
- V'lu ! s'exclama Mme Devalier.

Lorsque Mme Devalier élevait la voix, c'était comme lorsque Diamond Jim relançait au poker. Même les termites dans les fondations faisaient attention.

- Il est quelle heure ?
- Il est 3 heu', m'dame.

Madame Devalier, incrédule, étreignit l'avancée de son imposante poitrine.

- 3 heures du matin !
- 3 heu' de la nuit, m'dame. Vous savez bien, à La Nouvelle-Orléans, c'est pas le matin tant que le soleil est pas levé.

V'lu éclata de rire. Un rire qui ressemblait au tintement d'un xylophone d'enfant.

- Des fois, avec les gouttes ou'agan y a pas de matin du tout.
- Tu as raison, comme d'habitude, ma chérie. Mais ne parlons pas de ces gouttes ouragan. De cette boutique, il ne sort que du parfum. Et quel parfum ! 3 heures du ma... de la nuit ! Ce parfum m'a tellement donné le vertige que j'en ai perdu la notion du temps.

Elle jeta un coup d'œil furtif dans une cuve remplie de pétales en train de macérer. À l'intérieur du récipient, la scène ressemblait à un ballet aquatique d'Esther Williams filmée dans les lagons de l'enfer.

- Je n'ai jamais senti de jasmin aussi fort. Il me fait tourner la tête, V'lu. Il faudra continuer à nous fournir auprès de ce Jamaïcain.

La bonne, dont la peau semblait sortie tout droit de chez Hershey, acquiesça.

— Ce nèg' des îles, on en pa'le dans tout le Vieux Car'é, m'dame. Il vend ses fleu' en chantant des chansons, et tout le temps y a ces abeilles qui tou'nent autou' de sa tête...

— C'est vraiment très curieux, sans aucun doute, convint Mme Devalier. Parfois elles l'entourent comme une auréole, et d'autres fois on a l'impression qu'elles forment des cornes. Il porte ces abeilles comme une couronne. Une couronne vivante.

— Vous c'oyez qu'il se couche avec elles, le soi' ?

Mme Devalier agita un doigt en direction de la jeune femme. Un doigt potelé, ridé, cerclé de bagues et terminé par un ongle cramoisé.

— Si tu as deux sous de jugeote, ma mignonne, ne t'occupe surtout pas de ses habitudes au lit. Et maintenant, apporte-moi encore un peu d'alcool, chérie. Il faut diluer ce jus avant qu'une réaction en chaîne ne se produise et n'expédie toute La Nouvelle-Orléans jusque dans le golfe. Ce qui se prépare ici, c'est une bombe au jasmin aussi puissante que celle de Nagasaki!

De fait, un poivrot solitaire titubant dans Royal Street retrouva, l'espace d'un moment, une certaine sobriété, réveillé par la force olfactive de l'arôme qui filtra à travers les volets fermés de la petite boutique. L'individu, qui habitait le quartier depuis longtemps, scruta l'enseigne défraîchie – Parfumerie Devalier –, puis il se signa avant de poursuivre son chemin.

Cela faisait quarante ans que Mme Lily Devalier tenait cette boutique. Avant elle, son père l'avait tenue pendant cinquante ans. À une certaine époque, à ce que l'on raconte, d'étranges substances franchissaient sa porte voûtée. Remèdes lunaires, poudres jazz. Racines porte-bonheur et filtres d'amour. Crèmes magiques et lotions pour esprits loas. Gouttes ouragan, essence ne-me-tue-pas, baume de séduction pour Cajuns et une "huile de minuit" bien particulière, n'ayant rien à voir avec la lampe qu'on laisse brûler quand on reste à travailler tard le soir. Chez les gens chics du Vieux Carré, on appelait Mme D. la reine des Parfums envoûtants. Il y eut une période pendant laquelle certaines personnes disaient plutôt la reine des Envoûtements parfumés. Mais aujourd'hui, le Carré étant pour une bonne part tombé en décrépitude,

et la boutique avec lui, Madame essayait d'attirer à nouveau la clientèle qu'elle avait perdue au profit des grands noms de la parfumerie internationale, et donc elle vendait du parfum, rien que du parfum. C'était du moins ce qu'elle prétendait.

Sous l'œil vigilant de sa maîtresse, V'lu versa dans un pot de l'alcool distillé à partir de mélasse. Ce pot recueillait les gouttes d'huile essentielle qui filtraient dans un tube attaché à la cuve à infusion. Mais le jasmin jamaïcain était si puissant que le diluant en atténua à peine l'âcreté.

— Oh là là! s'exclama Mme Devalier. (La masse de son corps qui tenait à la fois du carré de citrouilles, de la salle de bal espagnole et de l'idole païenne fit floc quand elle s'affala sur un confident couleur citron vert.) Avec ce parfum, je vais finir par m'évanouir.

— Et moi, j'ai att'apé un mal de tête ca'abiné, se plaignit V'lu.

Dehors, dans Royal Street, peu après que le poivrot se fut éloigné, un Noir, grand et mince, portant une calotte jaune verdâtre, s'arrêta devant les volets de la Parfumerie Devalier. Il huma l'air comme un cerf. Il huma à nouveau. Tapant des mains de plaisir, il ricana tout haut. Sa calotte, qui émettait un murmure endormi, se déplaça légèrement sur sa tête, vibrant de toutes ses petites ailes.

Il n'y avait pas de témoin, il est donc impossible de dire si cet homme avait quelque chose à voir avec l'unique et insignifiante betterave que V'lu découvrit sur son lit – lancée peut-être par la fenêtre ouverte du premier étage – lorsqu'elle alla se coucher cette nuit-là (car grâce à la potion qui ressemblait fort aux gouttes ouragan et que sa maîtresse lui avait préparée pour son mal de tête, c'était effectivement encore la nuit, n'est-ce pas, V'lu?).

Paris

Au beau milieu du bureau couvert d'une plaque de marbre, juste sous un lustre de cristal, une grosse betterave crue trônait, seule, sur un plateau d'argent. Elle devait être sortie du sol depuis une semaine ou plus car son enveloppe extérieure était aussi crayeuse qu'un malade du cancer. Pourtant, lorsqu'un éclair de lumière en provenance des bougies sur le lustre la frappait sous un angle bien particulier, l'éclat de son cœur de velours imbibé de vin apparaissait à travers cette enveloppe.

Le bureau était situé dans une pièce qui était elle-même située dans un gratte-ciel. Ce gratte-ciel était, comme n'importe quel autre gratte-ciel, une tour élancée d'acier et de verre totalement dépourvue d'ornement et d'inspiration. Même sa hauteur (vingt-trois petits étages) était quelconque. Son unique signe particulier était le quartier au milieu duquel elle s'élevait. En face de son entrée, de l'autre côté de la rue, se trouvaient un monastère et une cathédrale dont les marches de calcaire, usées par des siècles de pieuses allées et venues, étaient aussi brillantes qu'un pantalon de serge bleu. À sa droite, l'immeuble était flanqué d'une succession de magasins de cycles et de cafés et, à sa gauche, d'un hôtel à la toiture en ardoises où, quelques décennies auparavant, des artistes avaient réellement vécu *et* travaillé entre les mêmes quatre murs sans s'imaginer que leur situation misérable permettrait un jour au marché de l'immobilier d'exploiter le côté romantique du "studio". Au-dessus du bâtiment, le ciel rappelait certains passages des *Misérables* tant il paraissait usé et gris. Au-dessous (car tout est toujours posé sur quelque chose d'autre), il y avait les ruines d'une brasserie qui avait autrefois constitué l'activité principale des moines d'en face. Dans les années 1200, des croisés de retour de Palestine avaient introduit le parfum en France et, devant sa popularité croissante, les moines s'étaient mis à en fabriquer en plus de la bière. On pouvait voir des vestiges de l'ancienne

parfumerie dans les sous-sols du gratte-ciel. En fait, au XVII^e siècle, la famille LeFever, qui avait construit l'immeuble, avait acheté la fabrique de parfum aux moines, et elle exerçait toujours cette activité.

En cette journée, dont il a déjà été dit qu'elle faisait songer, par ses caractéristiques météorologiques, à ce qu'il peut y avoir de plus sombre chez Victor Hugo, Claude LeFever venait de faire irruption dans le bureau de Marcel LeFever sans se faire annoncer. Pourquoi l'aurait-il fait, d'ailleurs ? Après tout, ils étaient parents et tous deux vice-présidents de la société. Ils pouvaient sûrement se passer de formalités. Pourtant, Marcel prit un air contrarié. Peut-être était-ce parce qu'il portait son masque de baleine.

Les mains sur les hanches, Claude contempla longuement son cousin.

— Elle souffle ! hurla-t-il.

— Parle à mon cul, ma tête est malade, répondit Marcel dans son masque.

— Excuse-moi, mais ça se trouve où, le cul d'un poisson ?

— La baleine n'est pas un poisson, espèce d'idiot.

— Ah, oui, c'est vrai.

(Claude et Marcel s'exprimaient en français. Une traduction simultanée est communiquée au lecteur anglophone par satellite littéraire.)

Diplômé à la fois en droit et en comptabilité, Claude était responsable des décisions financières pour la famille LeFever. Marcel, qui avait grandi dans les labos de la parfumerie et y avait appris à penser avec son nez, se chargeait de la "créativité", un terme que Claude ne saisissait pas complètement, mais qu'il reconnaissait – et c'était tout à son honneur – comme essentiel. S'il fallait, pour stimuler la créativité, se balader dans les bureaux directoriaux en portant un masque de papier mâché, Claude n'y voyait aucun inconvénient, même si cela fichait la frousse aux secrétaires. Ce qui heurtait son tempérament économe, c'étaient les dons en liquide très élevés que Marcel avait pris l'habitude de faire aux commandos écologistes résolus à saboter l'industrie de la pêche à la baleine. Claude n'ignorait pas l'importance qu'avait eue autrefois dans la parfumerie l'ambre gris, cette substance sécrétée par des baleines momentanément invalides, mais il était convaincu que les fixateurs pétrochimiques à base de coaltar étaient des substituts tout à fait valables.

— Le dégueulis de poisson appartient au passé, disait-il volontiers à Marcel.

— La baleine est un mammifère, espèce d'idiot.

— Ah, oui, c'est vrai.

Dans le bureau de Marcel, comme dans celui de Claude, juste à côté, il y avait une baie vitrée qui allait du sol au plafond et qui offrait une vue plongeante sur la flèche de la cathédrale.

— Nous sommes plus près du ciel que les moines, aimait à répéter Claude.

Toutefois, ce jour-là, avec ses couches d'altostratus et de brume de pollution, le ciel semblait refléter la souffrance humaine et il ne provoqua chez Claude aucune vision paradisiaque. En revanche, son aspect sinistre et émacié lui rappela qu'il avait sauté son petit déjeuner pour être à l'heure à une réunion du conseil d'administration à laquelle Marcel, et ce n'était peut-être pas plus mal, ne s'était pas montré.

— Allez, enlève-moi cet objet stupide et allons déjeuner, suggéra Claude.

Regardant par les trous pour les yeux du masque, Marcel était toujours planté devant la fenêtre.

— Quelque chose d'assez intéressant est arrivé au courrier, ce matin, dit-il.

— C'était quoi ?

— Que veux-tu que ce soit, à part une betterave ? répondit-il en détournant le regard de la fenêtre pour le poser sur la décoration centrale de son bureau.

— Ah, oui, c'est vrai. Mais je n'avais aucune intention de mentionner la betterave. Depuis le temps que je suis ton cousin et ton associé, j'ai appris qu'il est souvent préférable de ne pas réveiller le chat qui dort. Maintenant que *tu* as abordé le sujet, je dois admettre qu'il y a bien une betterave sur ton bureau, et plutôt mise en évidence, d'ailleurs. Arrivée au courrier, tu dis ?

Sans la moindre trace de gêne, Marcel enleva le masque et le posa sur le sol près de son fauteuil, révélant un nez imposant typiquement français, une barbe en forme de pelle striée de gris, des yeux marron humides et des cheveux noirs lissés en arrière qui ressemblaient à du cuir verni. Hormis le fait que Claude avait les yeux moins ténébreux

et les cheveux moins gominés, les deux cousins étaient en tout point identiques, jusqu'à la coupe de leur costume à fines rayures. Lorsqu'ils parlaient d'eux, leurs concurrents les appelaient souvent les jumeaux LeFever.

— En fait, elle n'a pas été vraiment envoyée par la poste, si c'est ce que tu veux dire. Et elle n'était pas emballée non plus. Elle est arrivée dans son enveloppe corporelle, c'est-à-dire dans son corps de chair de betterave. Quand je suis entré, elle était tout simplement posée sur la pile du courrier de ce matin, dans la corbeille.

— C'est un signe envoyé par une personne qui t'admire. Une femme ou un homme de cet immeuble. Une betterave n'est pas totalement dépourvue de connotations phalliques.

— Claude, c'est la troisième fois depuis mon retour d'Amérique que je trouve une betterave avec le courrier du jour.

— Tu vois? C'est quelqu'un qui en pince pour toi, petit diable de séducteur, va. Ou alors, c'est une blague.

— La réceptionniste prétend que, chaque fois, une odeur forte et désagréable flotte dans l'entrée juste avant que la betterave ne soit mystérieusement déposée...

— Je te dis, c'est une plaisanterie. Une odeur désagréable dans l'immeuble LeFever? C'est une farce.

— Oui. Et cette odeur colle encore à la betterave. J'ai déjà senti ça auparavant. Du musc, mais en beaucoup plus fort. J'ai eu l'occasion de sentir cette odeur lorsque j'étais aux États-Unis, Claude, mais je n'arrive pas à me rappeler où, et ça me rend dingue. Tu connais mon nez.

— Évidemment, dit Claude. Je n'aurais jamais permis que LeFever assure ton nez pour un million de francs auprès de la Lloyd de Londres si je n'avais pas été convaincu de son infailibilité. Raison de plus pour ne pas s'en faire. Ton museau va résoudre cette énigme, même si ton intelligence se révélait impuissante. En attendant, cette stupide conversation sur les betteraves m'a donné faim. Allons déjeuner avant que le restaurant ne soit bondé.

Il boutonna sa veste. Après avoir hésité un instant, Marcel se leva et boutonna la sienne également. Quelque chose dans ce ciel morose que venait gratter l'immeuble LeFever semblait indiquer qu'il serait sage de prévoir une protection contre les éléments.

PARIS

— Au fait, ajouta Claude, à propos des États-Unis, tu as des nouvelles de V'lu?

À l'évocation de V'lu, Marcel défit les boutons de sa veste et se rassit. Remettant le masque sur son visage, il se mit à gémir, un peu comme gémirait une baleine sur le point de dégueuler son ambre gris.